

37 : AU BOUT DU MONDE (Cap Est australien)



*Au bout de l'Europe :
Bretagne à marée basse*

Qui n'a jamais été tenaillé par le désir d'aller jusqu'au limite du possible et même un peu plus loin ?

Comment se résigner à rebrousser chemin avant qu'il ne se termine, comment ne pas aller au sommet de la dune pour découvrir la suivante, comment ne pas plonger plus profond pour s'assurer qu'il n'y a rien d'autre à voir ? Cela est tout aussi vrai dans le domaine des connaissances. Il est cruel, avec la vie qui s'avance, de devoir abandonner tant de domaines passionnants ; mais, de nos jours, les connaissances s'accroissent plus vite qu'on ne saurait les étudier. Se savoir limité et mortel, ce n'est pas facile. Il faut sans cesse choisir et donc éliminer. C'est dans cet état d'esprit que je me trouvais une fin de semaine à Sydney, en regardant la carte et les innombrables endroits où j'aurais voulu aller.

Il y avait, plus au sud, une zone qui paraissait déserte ; son principal attrait était d'être le point le plus à l'est de l'Australie. Il me prit une forte envie d'y aller voir, une sorte de caprice, ou plutôt, un état d'esprit me forçant à aller là où le chemin s'arrêterait. De toute façon il y a partout de quoi découvrir, et si on ne trouve rien, il reste la satisfaction d'avoir essayé. Nous prîmes donc la voiture; de la route principale partait une piste se dirigeant vers la zone repérée. Il



*Tous les bouts du monde
(Pacifique, Brésil, Nouméa):
crabes et coraux*

fallut traverser une interminable forêt d'eucalyptus; tout le long du chemin s'envolaient des perroquets superbes que nous n'avions encore jamais vu, les plumes de leurs ailes paraissaient coupées en deux avec la base noire et l'autre moitié rouge écarlate ; j'avais une carabine et j'en tirais un, j'en ai encore quelques plumes, qui à ce jour ont gardé leur éclat.

La forêt se termina brusquement sur une zone buissonneuse qui, cent mètres plus loin, s'achevait sur la côte ; le

chemin que nous suivions, se prolongeait jusqu'à un petit phare, dont nous allâmes en arrivant saluer le gardien tout surpris de voir un visiteur.



Désirs de lointains

Notre tente fut installée un peu à l'écart. La soirée s'avancait. Nous avions un sentiment de totale liberté, l'enchantement d'être seuls, de respirer le Pacifique et d'avoir atteint une des extrémités du monde. Seule une trentaine de mètres nous séparait du rivage, le plateau rocailleux se terminait par une falaise basse tombant

dans l'océan. Le lendemain matin, au moment du lever du soleil, le paysage s'éclaira d'un seul coup. De petits kangourous sortis de la forêt se déplaçaient par sauts tranquilles. La journée et la mer s'annonçaient très calmes. Nous jouissions intensément, d'une de ces heures heureuses où la terre se réveille et reprend ses couleurs. Qu'allions nous trouver en ce jour nouveau. Les perroquets commençaient à piailler derrière nous dans les eucalyptus. Une houle paisible venait mourir sur la falaise faisant monter et descendre le niveau des eaux sans se briser.

Mais le soleil se réchauffait et je me mis à l'eau ; presque aussitôt je vis sous moi l'entrée d'une large cavité s'enfonçant sous la falaise, je plongeais pour aller voir; le spectacle me remplait de stupéfaction, d'enthousiasme et aussi de quelque crainte, je revins d'abord en surface pour décider quoi faire. Le toit de la cavité n'était pas à beaucoup plus d'un mètre au dessus du sol, mais elle s'avancait à 5 ou 6 mètres de l'entrée et était à peu près aussi large. Au fond, sur le sol sableux reposait un requin gris bleuté, immobile, et plus long que moi; à côté, dressées sur la pointe de leurs pattes comme de fragiles danseuses se tenaient les deux plus grandes langoustes que j'avais jamais vues ; elles déplaçaient paisiblement leurs antennes de droite à gauche. Ne pas essayer de m'en empa-

rer eut été impensable ; mais qu'allait faire le requin ? Je regagnai encore la surface, pesant le pour et le contre. Ma décision était prise ; je plongeai une troisième fois, j'avançai la moitié de mon corps dans la cavité, j'allongeai au maximum mon bras et mon fusil dans la direction des langoustes. Elles avaient un peu reculé, je tirai la plus grosse, et ressortis aussi vite que possible sans même essayer de voir si je l'avais touchée, je fonçai vers la surface. La corde de ma flèche s'était tendue, la langouste devait être au bout. Je regagnais la falaise pour essayer de sortir ma proie. Cette langouste pesait plus de onze livres, un record. Enhardi, je retournai vers la grotte ; le requin n'avait pas bougé, je tirais la deuxième langouste qui s'avéra peser la moitié de la première.



Coquillages : infinie variation des graphismes

Nous fimes une délicieuse grillade de la grosse langouste qui nous nourrit encore le soir et le lendemain, la terminer fut impossible ! Nous proposâmes l'autre au gardien du phare, qui déclina notre offre : il devait en manger trop souvent !

Le lendemain matin, approchant de la rive, et me tenant sur le bord de la falaise, j'aperçus dans les eaux claires un autre requin beaucoup plus gros que celui de la veille, il avait une peau sombre, tachetée de points blancs ; peut-être était-ce un petit requin baleine ? Il s'écarta dignement de la côte, à lents coups de queue, dès qu'il vit apparaître ma silhouette sur le bord de la côte.

Décidément les animaux de ces lieux écartés étaient souvent énormes. J'ai gardé une photo de Colette soulevant, non sans peine, la grande langouste. Une fois de plus nous avons eu raison d'aller « au bout du monde ! »